

RÉPONDRE À LA PEUR¹

Dominique Maingueneau
Sorbonne Université – Paris IV

Résumé

La crise du coronavirus est une crise qui touche la société dans ses profondeurs ; en tant que telle, elle est susceptible d'intéresser sciences du langage, et plus particulièrement l'analyse du discours, de deux points de vue : 1) parce qu'elle propose de nouveaux objets, de nouveaux corpus ; 2) parce qu'elle amène à prendre conscience de certaines limites de nos approches habituelles. Mais il est clair que les deux points de vue se mêlent constamment, comme je m'efforcerai de le montrer dans cette communication. La crise sanitaire actuelle met en évidence divers phénomènes discursifs ; j'en retiendrai deux : l'importance donnée à la parole des experts et le rôle majeur que jouent les chiffres. A des titres divers, ils obligent les analystes du discours à s'interroger sur certains de leur concepts et de leurs présupposés.

Mots-clés: L'analyse du discours; Covid19; parole des experts; chiffres.

Etudier le rôle que joue le discours dans l'actuelle crise du coronavirus excède les capacités d'un individu, et même d'un grand nombre d'individus, tant l'interpénétration entre le discours et l'épidémie est forte. Et la chose est encore plus malaisée quand on écrit à un moment où non seulement l'épidémie n'est pas terminée, mais encore la nature du virus, ses effets, son évolution et sa transmission restent largement méconnus. Une chose néanmoins est sûre : ce virus suscite la peur dans le monde entier, et le discours est sommé de répondre à cette peur. Il fut une époque où c'est surtout le discours religieux qui prenait cette peur en charge en la transférant sur une autre : la crainte du châtement divin. Aujourd'hui ce sont d'autres ressources discursives qui sont mobilisées, deux en particulier, qui sont complémentaires et

¹ Le *Live* qui a donné lieu à ce texte, a été présenté le 27 mai 2020, et peut être consulté au Facebook du Groupe d'Étude LEEDiM - <https://www.facebook.com/leedim.ufscar/> et aussi sur la chaîne Youtube: <https://www.youtube.com/channel/UChUWKJRSDk0TSdHrb5JtCMA>.

étroitement liées : le recours à la parole d'experts scientifiques et la mise en scène des nombres. Mais ce qui reste invariant à travers les siècles est que le discours ne peut avoir force de remède qu'e s'il intègre le mal dans une configuration sémantique plus vaste où elle peut être maîtrisée.

1. Le discours des experts

1.1. Deux injonctions contradictoires

Les crises ébranlent notre monde familier, qui doit être restabilisé par la parole de certains types d'acteurs. La restabilisation qu'opèrent les politiques consiste à donner à la population le sentiment qu'il y a des responsables compétents et que la situation est sous contrôle grâce aux actions appropriées qu'ils mènent. Celle qu'opèrent les experts scientifiques vise aussi à montrer que la situation est sous contrôle, mais il s'agit avant tout d'une maîtrise d'ordre cognitif, qui permet ensuite d'agir efficacement. S'il y a des savants, l'événement qui fait brutalement irruption n'est plus opaque : certes, un mal nous assaille, mais grâce à la science nous connaissons son identité et nous savons quelles sont ses faiblesses. La différence entre des termes comme "peste", d'une part, et "Coronavirus" ou "Covid-19", d'autre part, est significative à cet égard. Jusqu'au 19^e siècle, le nom "peste", comme le latin "pestis" qui signifiait à la fois "maladie" et "destruction", désignait toute épidémie grave ; la maladie était appréhendée du point de vue de ses effets destructeurs sur l'homme. En revanche, "coronavirus" et "Covid-19" sont des catégorisations scientifiques : "coronavirus" indique une catégorie biologique (virus) et une sous-catégorie (corona) ; Covid-19 reprend les mêmes informations sous une forme abrégée en y ajoutant "disease" et le chiffre de l'année de son apparition : "*COronaVirus Infectious Disease 2019*", terme issu de l'anglais scientifique et validé officiellement par les organisations internationales. L'agent pathogène est ainsi enfermé dans une case définie par la recherche scientifique. Le nommer ne suffit pas pour connaître toutes ses propriétés, mais cela suffit pour convertir l'innommable en élément dans une grille construite par les savants et sur lequel on peut donc agir.

Quand nous parlons ici d'"experts scientifiques" à propos de la pandémie, nous parlons non d'individus définis par leur appartenance professionnelle mais d'individus qui sont invités à ce titre à s'exprimer dans les médias. À la télévision ou à la radio sont dits "experts" des spécialistes de politique, de cinéma, de football ou d'éducation..., aussi bien que d'astronomie ou de géophysique. Mais quand il s'agit de pandémie, dont

l'enjeu immédiat est la vie ou la mort de tout un chacun, une hiérarchie se crée inévitablement entre les experts qui se réclament de la biologie ou de la médecine et les autres.

Le public qui écoute ces experts ne cherche pas le vraisemblable mais le vrai : il lui faut des réponses certaines. Mais cette exigence se heurte à la réalité. Non seulement les experts ont des avis divergents, mais encore la pandémie, par son caractère multidimensionnel, excède le savoir spécialisé de chacun d'eux. À cela s'ajoute le fait que le savoir sur la Covid-19 évolue sans cesse : chaque jour paraissent une multitude d'articles sur le sujet. Aucun infectiologue qui dirige un service surchargé à l'hôpital et qui doit en plus répondre aux questions des sites web d'information, des radios ou des chaînes de télévision n'est capable de lire cette multitude de publications. Et comme ces publications sont souvent commentées par les mêmes médias qui les invitent, souvent les experts se voient contraints non seulement d'être les porte-parole de la Science mais encore d'évaluer des travaux en cours sur lesquels ils ne disposent d'aucun recul.

Face à la demande de certitude qui émane du public, leurs réponses oscillent entre deux extrêmes. Il y a ceux qui donnent avec autorité des réponses précises et assurées ; à l'opposé il y a ceux qui mettent en avant leurs doutes, voire leur ignorance. Mais ils présentent rarement cette ignorance comme étant la leur, mais comme étant celle de l'ensemble de la communauté scientifique : "à l'heure actuelle la recherche n'a pas pu établir si...", "nous ne savons pas encore bien dans quelles conditions...", etc.

Quand il prend la parole dans les médias le scientifique se trouve en effet soumis à deux injonctions contradictoires. On lui donne la parole pour qu'il délivre des certitudes, qu'il rassure ; mais s'il est invité, c'est parce qu'il est légitimé par son appartenance à une communauté de pairs. Cette communauté joue le rôle de surdestinataire, c'est-à-dire "une sorte d'archétype de la conscience collective du domaine de référence dont l'auteur se réclame ou auquel il prétend accéder", selon les termes de S. Moirand (Charaudeau et Maingueneau (éds) 2002 : 560). Elle ajoute : "ainsi, un universitaire qui écrit dans la presse ordinaire s'adresse non seulement aux lecteurs habituels du journal, mais également à ses pairs" (2002 : 560-561). Dans le cas qui nous intéresse, ce "non seulement...mais également" s'avère problématique : le chercheur interrogé dans les médias est partagé entre la nécessité de se conformer au contrat de parole qu'implique le genre de discours auquel il participe et celle de se conformer aux normes du surdestinataire qui le légitime en tant que scientifique. Mais cette tension est variable. Dans des genres médiatiques destinés au grand public la

pression pour délivrer des certitudes est beaucoup plus forte que dans ceux destinés à une élite, où l'expert a au contraire intérêt à privilégier le point de vue du surdestinataire, à souligner la complexité du phénomène et l'absence de certitude. Les experts qui répondent aux attentes du grand public peuvent devenir des "stars" médiatiques, mais s'exposent au risque d'être mis en marge de la communauté scientifique. C'est le cas du professeur Didier Raoult en France, qui a acquis une grande réputation en vantant l'efficacité de l'hydroxychloroquine, mais a été accusé par de nombreux collègues de donner comme assurés des résultats méthodologiquement peu fiables.

1.2. Un exemple

A titre d'illustration, je vais considérer un extrait d'un entretien, paru sur le site intranet de Sorbonne Université, avec une professeure de virologie nommée Anne-Geneviève Marcelin. Dans sa grande majorité, le public cible de cet entretien n'est pas constitué de spécialistes de virologie, ni même de médecins, mais d'universitaires qui, en tant que tels, adhèrent cependant aux mêmes normes que la locutrice. Même si un mathématicien ou un linguiste sont ignorants en virologie, ils sont censés partager le présumé qu'il n'y a de connaissances scientifiques que validées par une série de procédures reconnues par la communauté des pairs.

Les questions qui sont posées à la virologue sont les mêmes que celles que les journalistes adressent aux experts dans les médias. Par exemple celle-ci, qui est en prise directe sur les inquiétudes de la population : **"Quelles hypothèses pourraient expliquer pourquoi, parmi les personnes sans facteurs de risque atteintes du Covid-19, certaines ont des formes bénignes tandis que d'autres développent des formes graves ?" Mais la réponse qui est donnée est loin d'apaiser ces inquiétudes :**

A.-G. M. : (1) *Nous ne savons pas encore pourquoi certains patients vont développer une forme grave de la maladie alors qu'ils ne présentent pas de comorbidités particulières au départ, comme l'obésité, le diabète, une maladie cardiovasculaire, une insuffisance respiratoire, etc.*

(2) La réponse immunitaire, c'est-à-dire la façon dont notre organisme se défend face au virus, est une composante essentielle dans l'évolution de la maladie. Chez la plupart des personnes, il suffit de quelques jours pour que les cellules maîtrisent l'infection. Mais pour d'autres, le système de défense réagit de façon disproportionnée vers le 7^e jour de la maladie, entraînant une

réaction hyperinflammatoire de l'organisme. Dans certaines formes graves, cette réaction s'emballa au point de détruire les tissus et les organes. *Mais l'origine de cet emballement reste encore inconnu.*

(3) Parmi les nombreuses hypothèses permettant d'expliquer l'évolution de la maladie, nous pouvons citer également le terrain génétique ou encore la prise de certains médicaments. La prise de corticoïdes au long cours, par exemple, semble être un facteur de mauvais pronostic. D'autres traitements, comme les immunosuppresseurs, pourraient, au contraire, éviter l'emballement de la réaction immunitaire. *Mais pour l'instant, les données ne sont pas suffisantes pour tirer des conclusions.*

(4) Il ne faut négliger aucune piste pour essayer de comprendre quels sont, en dehors des comorbidités, les facteurs aggravants ou protecteurs. Notre équipe est d'ailleurs impliquée dans plusieurs études de suivi de patients sur ce sujet.

(<http://www.sorbonne-universite.fr/dossiers/covid-19-nos-recherches/covid-19-entretien-avec-anne-genevieve-marcelin-professeure-en-virologie> ; consulté le 28/4/2020)²

Cet entretien n'est pas la transcription d'une interaction orale, où l'expert est sous la pression immédiate d'un journaliste ; la chercheuse a répondu par écrit. Spontanément, elle présente son avis en se conformant à des routines discursives qui montrent son appartenance à la communauté scientifique. C'est ainsi que le paragraphe (1) résume le propos et le paragraphe (4) joue le rôle d'une conclusion qui ouvre sur des perspectives de recherche. Les deux paragraphes centraux, (2) et (3), sont ceux qui apportent l'information. Là encore on retrouve la routine des articles scientifiques. Le paragraphe (2) décrit le problème, et le paragraphe (3) évoque les diverses hypothèses proposées pour le résoudre. Ces deux paragraphes centraux s'achèvent tous deux par une phrase qui constitue un aveu d'ignorance et qui est placée après le connecteur concessif "mais" : *Mais l'origine de cet emballement reste encore inconnue. / Mais pour l'instant, les données ne sont pas suffisantes pour tirer des conclusions.* Ce connecteur ne sert pas ici à opposer un argument plus fort à un autre, mais deux attitudes : de ce qui précède on s'attendrait à ce que la science apporte une solution, mais l'éthique scientifique oblige à reconnaître que ce n'est pas le cas.

L'ethos de scientifique qu'affiche la locutrice présente deux faces. Sur l'une elle montre que la science n'a pas réponse à tout, sur l'autre elle montre sa confiance dans la

² C'est nous qui soulignons.

capacité de la recherche scientifique à résoudre les énigmes. Les marqueurs temporels en témoignent : "*pour l'instant* les données ne sont pas suffisantes", "*l'origine...reste encore* inconnue". Dans les deux cas, c'est seulement une question de temps : le manque créé par l'absence de réponse est largement compensé par la foi en la Science. Ce double mouvement est visible dès les premiers mots de l'intervention : "Nous ne savons pas encore pourquoi..." Le marqueur "pas encore" présuppose lui aussi que la découverte est une question de temps, et le "nous" permet à l'énonciatrice de s'effacer derrière la communauté que forment les chercheurs du domaine : il s'agit d'une ignorance partagée. Ce "nous" qui avoue son ignorance est aussi, par son caractère collectif, l'actant qui va apporter une solution. On constate d'ailleurs que dans l'ensemble du texte le "je" est absent. Soit parce qu'il y a des constructions impersonnelles ou passives, soit parce qu'il est remplacé par "nous", même quand "je" serait plus vraisemblable ; c'est le cas lorsque la virologue dit : "nous pouvons citer également...".

On le voit, dans ce texte destiné à des universitaires l'ignorance affichée renforce paradoxalement l'ethos de la locutrice, qui apparaît d'autant plus légitime qu'elle montre en même temps son ignorance et sa foi dans la démarche scientifique. De toute façon, cette reconnaissance d'une ignorance est contrebalancée pragmatiquement par l'énonciation même : par le seul fait de produire un énoncé conforme aux normes d'un article scientifique, la locutrice donne de l'autorité à sa parole.

2. Gouvernants et experts

Jusqu'ici j'ai présupposé que les experts appartenaient à une sphère spécifique, bien distincte du monde politique. Si l'on en croit les acteurs, la frontière est étanche entre ces deux discours. Du côté des savants la position officielle est qu'il ne faut pas se laisser contaminer par des impératifs politiques, que la science véritable est autonome ; du côté des politiques on ne cesse d'affirmer que la science ne doit pas dicter ses volontés au politique, que la technocratie est dangereuse pour la démocratie. En réalité, comme l'a abondamment montré la sociologie des sciences, entre ces deux mondes les interférences sont constantes et elles deviennent particulièrement visibles avec la Covid-19.

Chez les gouvernants confrontés au coronavirus, on constate une divergence entre deux types d'attitude à l'égard des scientifiques. Quelques-uns les tiennent à distance

(ainsi Trump ou Bolsonaro, ou Lukachenko en Biélorussie), mais la plupart, pour soustraire leurs décisions à toute contestation, essaient de montrer au public qu'ils agissent conformément aux avis des scientifiques. C'est le cas en France. Cette attitude permet de cumuler l'ethos du responsable qui assume l'autorité, qui tranche et par là rassure, et celui de l'individu éclairé, qui justifie ses décisions en s'appuyant sur l'autorité de la Science.

En France, le 11 mars 2020 le président de la République française a ainsi demandé que l'on constitue un "comité scientifique" de 11 experts.

La création de ce comité – ou «conseil» scientifique –, demandée par le chef de l'État, a été annoncée ce mercredi 11 mars par le ministre de la Santé Olivier Véran. Sa mission, expliquait alors un communiqué du ministère, est « *d'éclairer la décision publique dans la gestion de la situation sanitaire liée au coronavirus* ». Le comité, présidé par le Pr. Jean-François Delfraissy (immunologiste et président du Comité consultatif national d'éthique), est composé au total de 11 experts, médecins et chercheurs.

(<https://www.lefigaro.fr/sciences/coronavirus-qui-sont-les-experts-du-comite-scientifique-charge-de-conseiller-macron-20200313> ; mis en ligne le 13/3/2020 ; consulté le 29/4/2020).

Pour les gouvernants, l'important est que les médias disent que c'est sur les avis de ce comité que se fondent leurs décisions.

C'est après consultation du « comité scientifique » de suivi de la crise du coronavirus qu'Emmanuel Macron a annoncé jusqu'à nouvel ordre la fermeture des crèches, écoles, collèges, lycées et des universités ce jeudi 12 mars. C'est aussi sur consultation de ce même comité que le premier ministre Édouard Philippe a annoncé, ce vendredi, l'interdiction des rassemblements de plus de 100 personnes.
(*ibidem* ; c'est moi qui souligne).

Mais cette stratégie a priori gagnante se heurte tout de suite à des difficultés.

1) Suivre scrupuleusement les avis des experts médicaux pour éradiquer la pandémie ne peut manquer de déclencher immédiatement une crise économique grave. Au lieu d'une convergence harmonieuse entre deux types d'acteurs, politiques et scientifiques, la gestion du Covid-19 implique en fait un triangle qui intègre politiques, experts médicaux et experts économiques. Les politiques doivent négocier entre les discours de ces deux catégories d'experts. Eux qui préféreraient s'effacer derrière les avis des experts médicaux sont obligés de faire ce qui est le cœur même de la politique : arbitrer, prendre des décisions au résultat incertain dans des situations dont on me

maîtrise pas tous les paramètres. Ils sont ainsi condamnés à faire de la rhétorique, à produire des argumentations destinées à justifier des décisions discutables, mais qui doivent être prises.

2) Une redoutable ambiguïté apparaît dans le qualificatif "scientifique" attribué au Comité. On a en effet affaire non à un phénomène biologique mais à une épidémie, aux multiples dimensions ; parmi les onze membres on trouve donc des professeurs de médecine (un immunologue, deux infectiologues, un virologue, un épidémiologiste), mais aussi un anthropologue, un sociologue, un modélisateur, un médecin de ville, une réanimatrice. Les professeurs de médecine eux-mêmes sont en réalité des personnalités qui ont une double appartenance : à la médecine et à la politique sanitaire, dans des organismes étatiques ou paraétatiques. C'est ainsi que président du comité, Jean-François Delfraissy, est immunologue, mais aussi depuis 2016 le président du "Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé". Un autre membre, Franck Chauvin, est président du "Haut Conseil de la santé publique" depuis 2017 et exerce depuis 2011 la présidence de la "Commission dédiée à l'évaluation, la stratégie et la prospective en matière de santé publique". Autrement dit, les "scientifiques" du Comité ne correspondent pas vraiment à la représentation que l'on se fait communément du chercheur en médecine. Ils s'inscrivent surtout dans une perspective de politique sanitaire. Cela présente un avantage considérable pour les politiques : ils demandent leur avis à des gens avec qui ils travaillent régulièrement et les deux points de vue s'harmonisent facilement.

Mais cette efficacité a son revers : un écart se creuse entre ce comité et les purs chercheurs. D'ailleurs, les médias ne cessent d'interroger des chercheurs dont l'autorité scientifique est beaucoup plus grande que celle des membres du comité scientifique. Cet écart est aggravé par le fait que l'épidémie de Covid-19 est une maladie largement inconnue sur laquelle le savoir évolue constamment, et les médias se font largement l'écho des nouvelles recherches. Pour se mettre à l'abri des critiques, le 24 mars, c'est-à-dire 13 jours seulement après la création du Comité scientifique, le gouvernement français crée un nouveau comité :

"Face à une crise sanitaire d'ampleur mondiale, la prise de décision publique se doit d'être éclairée par des experts scientifiques. C'est pourquoi le Président de la République a mis en place, le 24 mars dernier, le Comité analyse, recherche et expertise (CARE) Covid-19, composé de douze chercheurs et médecins, et présidé par Françoise Barré-Sinoussi, Prix Nobel

de médecine. Cet organe indépendant, installé auprès d'Olivier Véran, ministre des Solidarités et de la Santé, et de Frédérique Vidal, ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, remplit une fonction d'expertise scientifique rapide, à la demande du gouvernement, auquel il adresse des avis.

(<https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/cid151204/le-comite-analyse-recherche-et-expertise-care-covid-19.html> ; consulté le 2 mai 2020)

Le même argument est avancé pour créer les deux comités : il faut "éclairer" le gouvernement.

La "science" présente ainsi un double visage, comme la maladie, qui est à la fois une réalité sociale et une réalité biologique. Le gouvernement doit désormais arbitrer entre deux sources d'autorité, qui obéissent à des logiques distinctes et suivent des intérêts divergents. Il a beau faire, il apparaît impossible d'enfermer la Science dans un lieu unique, où l'on parle d'une seule voix pour conférer une autorité indiscutable au gouvernement.

3. Les chiffres

3.1. Une prolifération

Le monde des chiffres se présente comme celui de l'objectivité et de l'universalité ; l'universalité est garantie par un système de signes qui se veulent transculturels et donc à la mesure d'une pandémie par définition mondiale ; grâce à eux la maladie se représente de manière homogène d'un bout à l'autre de la planète. Ce qui est d'autant plus nécessaire qu'il s'agit précisément d'une pandémie, c'est-à-dire une infection mondiale.

Indépendamment de cette épidémie, les chiffres jouent un rôle essentiel dans nos sociétés, et en particulier dans l'argumentation politique³. Il suffit de songer à l'économie : fluctuations de la Bourse, taux d'inflation, taux de chômage, taux de croissance, évolution du produit intérieur brut, etc. Mais la Covid-19 a porté l'importance des nombres à des niveaux jusque là insoupçonnés. Alors qu'une petite minorité de gens consulte constamment les chiffres de l'économie, tout le monde ou presque scrute chaque jour avec inquiétude ceux de la pandémie. Et jamais les médias n'en avaient fourni autant, sur les modes les plus divers : le Covid-19 mobilise à la fois

³ Sur cette question, voir le n°100 de la revue *MOTS* (2012).

des cartes géographiques, des courbes, des histogrammes, des graphiques, des tableaux... On multiplie les statistiques : nombre de contaminés, de nouvelles contaminations, de patients hospitalisés, de patients en réanimation, de patients guéris, nombre de tests effectués, taux de reproduction de l'infection, etc. Ces chiffres s'ajoutent à d'autres, collatéraux : le nombre de nouveaux chômeurs créés par la pandémie, la proportion de trains qui circulent, le nombre de bureaux de postes ouverts, les heures auxquelles il est permis de faire du sport, la distance par rapport au domicile, etc.

Si l'on ouvre par exemple le site du *New York Times* à la date du 26 mai 2020, la première chose qui apparaît, c'est un tableau compliqué de probabilités de diffusion de la maladie aux USA, comté par comté.

The New York Times

Business Opinion Tech Science Health Sports Arts Books Style Food Travel Magazine



Listen to 'Rabbit Hole'
Interviewing the world's biggest
YouTube influencer.



In the 'DealBook' Newsletter
The reopening, in five charts.

Where Outbreaks Might Come Next

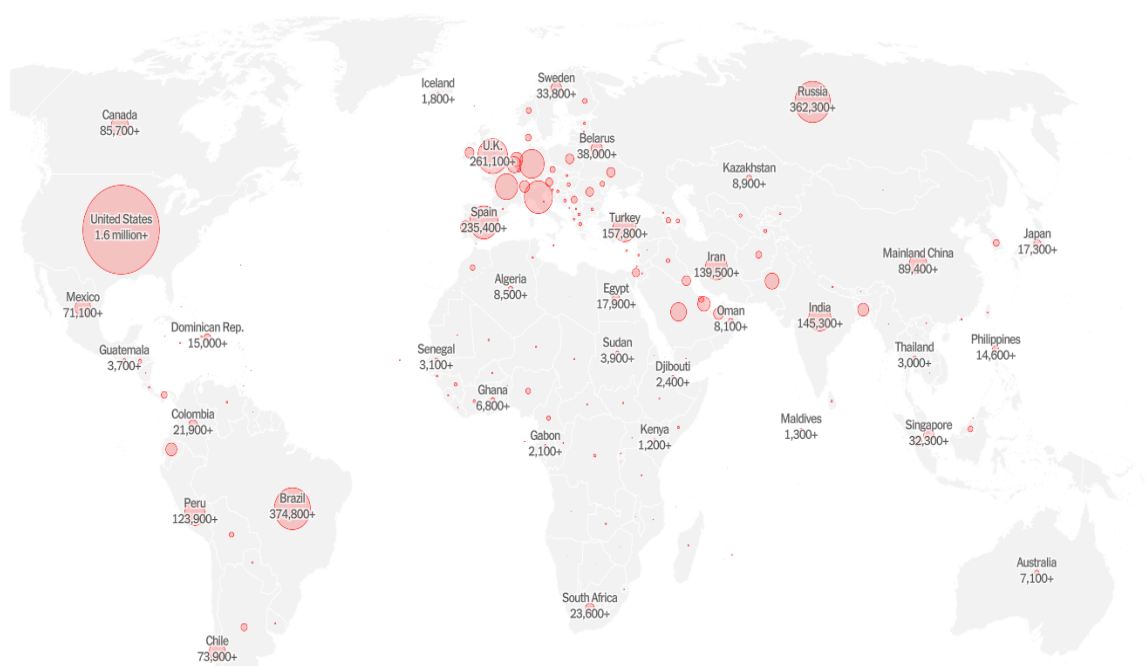
METRO OR MICRO AREA	RECENT CASES	DAILY GROWTH RATE	CASES DOUBLE EVERY...	METRO OR MICRO AREA	RECENT DEATHS	DAILY GROWTH RATE	DEATHS DOUBLE EVERY...
1 Fayetteville-Springdale, Ark.	356	12%	6.2 days	1 Milledgeville, Ga.	31	14%	5.2 days
2 Sherman-Denison, Texas	209	10%	7.3 days	2 Roanoke, Va.	21	10%	7.2 days
3 Hanford-Corcoran, Calif.	369	9%	8.0 days	3 Tuscaloosa, Ala.	12	7%	9.6 days
4 Yuma, Ariz.	460	8%	9.1 days	4 Burlington, N.C.	16	7%	10.1 days
5 Chattanooga, Tenn.	557	8%	9.1 days	5 Muncie, Ind.	15	7%	10.3 days
6 Topeka, Kan.	200	7%	10.3 days	6 Alexandria, La.	9	6%	11.2 days
7 El Centro, Calif.	805	7%	10.5 days	7 Charlottesville, Va.	7	6%	11.4 days
8 Dalton, Ga.	157	6%	11.2 days	8 Michigan City-La Porte, Ind.	9	6%	12.4 days
9 Faribault-Northfield, Minn.	260	6%	11.9 days	9 Omaha	15	6%	12.9 days
10 Elkhart, Ind.	516	6%	12.6 days	10 Marion, Ohio	7	5%	13.2 days
11 Cookeville, Tenn.	216	5%	13.1 days	11 Macon-Bibb County, Ga.	13	5%	14.2 days
12 Hickory-Lenoir, N.C.	291	5%	13.2 days	12 Pottsville, Pa.	14	5%	15.0 days
13 Laurel, Miss.	299	5%	13.6 days	13 Des Moines, Iowa	60	5%	15.2 days

[Search any U.S. area](#) 🔍

<https://www.nytimes.com/ ; 26/5/2020, 20h02;> consulté le 26/5/2020.

En cliquant sur le lien en bas du tableau ("Search any U.S. area") on peut accéder à des statistiques encore plus détaillées. On voit également se multiplier les

cartes actualisées en temps réel qui sont censées proposer au lecteur de suivre l'évolution de la maladie sur l'ensemble du monde.



<https://www.nytimes.com/interactive/2020/world/coronavirus-maps.html?action=click&module=Spotlight&pgtype=Homepage>
26/5/2020, 20h04 ; consulté le 26/5/2020.

Les chiffres et ce qu'ils rendent possibles (tableaux, cartes, courbes...) sont à l'évidence un remède contre l'angoisse : ils transforment l'irreprésentable en représentable, ils l'enferment dans nos grilles. Si le virus se voit au microscope électronique, la pandémie en tant que pandémie, elle, n'existe en effet que par les chiffres. Même le personnel soignant n'a pas d'accès à la pandémie : ils voient seulement un certain nombre de malades. Seuls les chiffres et les schémas permettent d'inverser le rapport de forces. Quand on regarde la carte du monde avec ses cercles rouges, la pandémie n'est plus seulement cette puissance effrayante et invisible qui circule autour de moi, qui m'environne et me domine, c'est aussi quelque chose que je domine. On songe ici à une célèbre pensée de Blaise Pascal : "Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point : par la pensée je le comprends"⁴. On pourrait la transposer : "La pandémie me comprend et m'engloutit comme un point : par les nombres je la comprends"

⁴ Pascal, *Pensées*, édition Lafuma, n°113: dans *Oeuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963, p. 513.

3.2. Les débats sur les chiffres

L'une des caractéristiques les plus remarquables des discours activés par la pandémie est que la pertinence des chiffres est constamment discutée, à côté des controverses sur le virus lui-même et sur la gestion de la pandémie par les autorités. Cette discussion porte sur le mode de calcul : faut-il ou non intégrer les malades morts dans les maisons de retraite ? ceux qui sont morts à domicile ? ceux qui souffrent également d'autres pathologies ? faut-il donner les chiffres par rapport au nombre d'habitants ? etc. Elle porte aussi sur la fiabilité des sources et des possibles manipulations qu'ils ont subis de la part des gouvernants.

Dans la presse, la mise en doute des chiffres peut prendre deux formes : les modalisations ponctuelles dans un texte à visée informative, et la rédaction d'articles consacrés à discuter la validité des chiffres.

Dans ce texte issu site du magazine *Le Point* on peut repérer quelques modalisations ponctuelles à côté des informations proprement dites.

Coronavirus: plus de 5.000 morts *annoncés* en Iran

Le nouveau coronavirus a fait plus de 5.000 morts en Iran, *selon les chiffres officiels annoncés samedi à Téhéran*, où les petits commerçants commencent à rouvrir après une longue fermeture imposée par la crise sanitaire.

Les autorités ont dénombré 73 décès supplémentaires depuis vendredi midi, ce qui porte à 5.031 le nombre total de morts dus à la maladie dans la République islamique, a déclaré le porte-parole du ministère de la Santé, Kianouche Jahanpour à la télévision.

L'Iran est de loin le pays le plus touché par la pandémie au Proche et au Moyen-Orient, *mais les chiffres du gouvernement sont jugés largement sous-estimés à l'étranger ainsi qu'à l'intérieur du pays* (...).

(https://www.lepoint.fr/monde/coronavirus-plus-de-5-000-morts-annonces-en-iran-18-04-2020-2371942_24.php ; 18/4/2020, 13h54 ; consulté le 3/5/2020).

J'ai mis en italique les modalisateurs, qui sont ici de trois types : l'emploi d'"annoncé", qui indique qu'il s'agit de ce que dit le gouvernement, et non de la réalité, l'ajout d'un circonstanciel de modalisation en discours second ("selon les chiffres officiels annoncés samedi à Téhéran"), et une proposition à visée concessive ("mais les chiffres du gouvernement sont jugés largement sous-estimés à l'étranger ainsi qu'à l'intérieur du pays").

Quant c'est l'ensemble d'un article qui est consacré à mettre en doute l'exactitude des chiffres, il peut le faire pour des raisons militantes, en particulier pour dénoncer les manipulations supposées de responsables politiques. Discuter les chiffres officiels confère de toute façon une grande l'autorité : être le maître des chiffres, c'est en effet prendre la position la plus haute dans une conjoncture où le chiffre *est* la pandémie même. Du fait même que les chiffres jouent un rôle crucial, la contestation de l'Etat passe de manière privilégiée par la mise en doute de leur véracité. Mais la discussion sur les chiffres permet aussi de montrer un ethos de professionnel compétent, au-dessus de la mêlée ; c'est donc plutôt le fait de la presse destinée à une élite. C'est le cas de cet article sur le site du journal *Le Monde* (2 mai 2020) :

Coronavirus : en France, avoir un bilan final du nombre de morts prendra plusieurs mois

Soyons clairs : il est aujourd'hui impossible d'établir avec précision le nombre de victimes du Covid-19 en France. Les chiffres en temps réel avancés çà et là sont tantôt des hypothèses qui risquent d'être infirmées une fois l'épidémie achevée, tantôt l'addition de décès attribués avec certitude ou presque au virus, mais qui omet des milliers de cas.

Le bilan quotidien du directeur général de la santé (DGS), Jérôme Salomon, se range dans la seconde catégorie. Vendredi 1^{er} mai, il était de 24 594 décès causés par le SARS-CoV-2.

(https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/05/02/coronavirus-en-france-avoir-un-bilan-final-prendra-plusieurs-mois_6038434_3244.html ; consulté le 3/5/2020).

Outre ces articles de presse, il faudrait prendre en compte le corpus gigantesque des énoncés issus des réseaux sociaux ou des commentaires d'articles. Par exemple, sur un site d'information du journal *Le Figaro* un court article issu d'une dépêche d'agence donne la nouvelle suivante :

"Le nouveau coronavirus a fait plus de 50.000 morts au Brésil depuis le début de la pandémie, qui a contaminé plus d'un million de personnes dans le pays, a annoncé dimanche le ministère de la Santé."

Cette information est immédiatement suivie de deux commentaires divergents, écrits par deux internautes pseudonymes :

acerisesurlegateau
le 22/06/2020 à 06:41

Les médecins brésiliens le disent la majorité des décès dus au virus ne sont pas comptabilisés. Particulièrement les décès hors hopitaux. Il faut multiplier le chiffre officiel par 10 disent-ils. Pendant ce temps : 35 fois plus de décès aux États Unis qu'e' Fran e ces derniers jours. Trump ou Bolsonaro qui sera sur la plus haute marche ?

Robin Desvilles
le 22/06/2020 à 06:22

Contrairement à ce que l'on veut nous faire croire, il y a moins de morts au Brésil que la France par rapport à leur population respective.

(<https://www.lefigaro.fr/flash-actu/coronavirus-le-bilan-au-bresil-depasse-50-000-morts-20200622> ; consulté le 22/6/2020).

On le voit, le chiffre n'a pas de sens en lui-même ; l'évaluation varie selon les opinions politique de l'auteur : le premier commentaire conteste le chiffre pour critiquer Trump et Bolsonaro, le second ne conteste pas le chiffre mais le minimise pour critiquer le gouvernement français.

On peut à juste titre être pris de vertige devant la prolifération des chiffres liés à la pandémie. Mais cette prolifération est compensée par le fait que tous ces chiffres sont implicitement intégrés dans la courbe d'un récit élémentaire qui sous-tend l'ensemble de la crise : celui qui mène de la nuit à la lumière, de la maladie à la guérison. Les courbes arithmétiques sont absorbées dans une courbe narrative qui s'organise autour d'un "pic", le moment crucial où l'épidémie reflue, et avec elle l'angoisse. Dans ces conditions on comprend que si les chiffres sont inexacts, c'est le monde qui devient opaque et angoissant : on ne peut plus s'inscrire dans un récit fiable, organisé autour d'un point où les signes s'inversent, du négatif au positif. Les gens acceptent la souffrance et les privations mais à condition qu'elles soient intégrées dans un récit qui leur donne sens et garantit un dénouement heureux. Des chiffres faux, c'est une crise du sens qui se développe, aux conséquences incalculables.

3.3. Un rituel nouveau

Pour un gouvernement les chiffres ne peuvent pas se réduire à des informations envoyées de manière bureaucratique à divers organismes. Leur délivrance peut se convertir en véritable rituel, ce qui ne peut manquer d'attirer l'attention d'un analyste du discours, qui prête par nature un intérêt particulier aux dispositifs d'énonciation. Le gouvernement français s'enorgueillit d'ailleurs d'avoir institutionnalisé le bilan oral et quotidien de la pandémie. Le rituel est un remède contre l'angoisse. Pendant la période

de confinement, jusqu'au début mai, tous les jours entre 19h et 20h le même locuteur, en l'occurrence le Directeur général de la Santé, nommé Jérôme Salomon, énonçait dans un décor immuable les chiffres de l'évolution de la pandémie : en moyenne il donnait un chiffre toutes les 6 secondes, a calculé une journaliste⁵. Devenue rituelle, cette activité donnait le sentiment qu'une instance maîtrisait la situation. Les chiffres pouvaient être bons ou mauvais, mais l'énonciation montrait une maîtrise, grâce à l'ethos rassurant du locuteur (sa voix, la manière dont il est habillé) et au décor de l'énonciation. La présence d'un traducteur pour les sourds placé au même niveau que le locuteur contribuait à conférer au gouvernement un ethos compassionnel d'inclusion de tous dans la communauté nationale.



Point presse du 21 avril 2020
<https://www.youtube.com/watch?v=AXAcRfRjqv4>.

Le mur blanc, les drapeaux, le pupitre transparent, l'autodésignation de l'activité discursive ("Point presse Coronavirus"), tout est fait pour donner le sentiment d'un contrôle. "Point presse" dérive de la locution "faire le point", issue de la navigation ; la métaphore maritime est ici particulièrement pertinente : pour un marin faire le point, c'est lutter contre l'angoisse, déterminer, au milieu de l'océan, la position exacte d'un navire en l'absence de tout autre repère que les astres.

⁵ Veronique Groussard, du magazine *Le Nouvel Obs* (<https://www.nouvelobs.com/teleobs/20200407.OBS27205/jerome-salomon-un-chiffre-toutes-les-six-secondes.html> ; article du 7/4/2020, consulté le 10/6/2020).

Ce "point presse" présentait en réalité deux parties : l'indication des chiffres, d'abord, puis la réponse à des questions sur la maladie et la manière de la combattre. Prenons par exemple la séance du 17 avril. Elle dure 37 minutes 15 secondes ; elle commence par l'exposé détaillé des chiffres, en France, en Europe et dans le monde et dure 13mn25. Vient ensuite une transition de 35 secondes qui mêle l'épidictique et la prescription : "c'est ensemble toutes et tous que nous vaincrons cette pandémie et tous ses effets", "ne relâchons absolument pas ce soir nos efforts...", "nous devons donc poursuivre dans nos efforts dans le confinement..." Dans un second temps, 17 minutes 15 secondes sont consacrées à répondre à des questions énoncées par une locutrice dont les téléspectateurs ne perçoivent que la voix.

Normalement, dans ce type de dispositif le locuteur répond à des questions inattendues posées par des journalistes qui sont placés en face. Dans ses "points presse" le Directeur de la Santé bénéficie d'un avantage considérable, qui peut se justifier par le confinement : il a réponse à tout, puisque ses collaborateurs peuvent choisir les questions et préparer à l'avance les réponses. Ces questions peuvent porter aussi bien sur des aspects administratifs de la gestion de la maladie que sur l'efficacité de tel ou tel médicament, elles adoptent aussi bien le point de vue du citoyen ordinaire que du médecin. Il en résulte que le locuteur semble omniscient. Cet ethos est rendu crédible par le caractère hybride de ce locuteur, qui cumule deux légitimités : celle du professeur de médecine et celle du haut fonctionnaire, patron de la Direction Générale de la Santé. Il incarne cette fusion du scientifique et du politique dont rêvent ceux qui sont en charge de la gestion de la maladie. Détenir les chiffres et répondre à tout, ce sont les deux facettes de la maîtrise.

Conclusion

Une épidémie est spontanément appréhendée comme une réalité biologique, médicale ou sociale. Si l'on adopte le premier point de vue, on scrute la structure des virus ou des bactéries, la libération des anticorps, les facteurs génétiques, etc. Si l'on adopte le second point de vue, on s'intéresse aux modes de transmission, aux médicaments, aux protocoles thérapeutiques. Si l'on adopte le troisième point de vue, l'épidémie est appréhendée à travers ses conditions et ses effets sociaux : les groupes les plus touchés, les conséquences psychologiques ou économique du confinement généralisé, etc. En réalité, ces trois points de vue se mêlent constamment quand on se

place au niveau de la politique sanitaire, voire de la politique tout court. En revanche, il faut faire un effort pour appréhender l'épidémie non pas comme des "choses" mais comme une réalité discursive. Quand on parle de la Covid-19 on parle d'une dénomination construite par un organisme international, quand évoque des "résultats scientifiques", on évoque en réalité des publications scientifiques ; quand on évoque "les chiffres de la pandémie", on évoque en réalité une multitude de pratiques sémiotiques distribuées sur divers types et genres de discours, quand on interroge un biologiste à la télévision, on active un genre de discours médiatique ; et ainsi de suite. Le caractère discursif de la pandémie est renforcé dans le cas de la Covid-19, et dans les probables crises sanitaires à venir : les populations sont désormais constamment connectées à des masses d'énoncés venus de multiples acteurs et à travers des canaux très divers, mais aussi à des masses d'énoncés qui portent sur ces énoncés. Et cette connexion n'est pas pure passivité de celui qui lit ou écoute : grâce aux technologies numériques les individus ne cessent de produire ou de diffuser des énoncés à la source problématique, dont les "auteurs" ne sont pas validés par un statut officiel ou par des canaux d'information reconnus. Dans cet article j'ai mis l'accent sur ces acteurs et ces canaux "légitimes", mais cette approche devrait être complétée par des recherches sur les énoncés qui ont circulé hors de cette sphère. La réalité du discours aujourd'hui, c'est l'interaction constante entre ces deux univers de discours, liés par une relation asymétrique.

Références

Charaudeau, P., Maingueneau, D. (eds), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil.

"Chiffres et nombres dans l'argumentation politique", 2012, numéro spécial de *MOTS. Les langages du politique*, n°100.

Comment citer cet article:

MAINGUENEAU, Dominique. Répondre à la peur. *revista Linguagem*, São Carlos - Brésil, v.35, Numéro thématique COVID19. septembre/2020 p. 18-34.